

**Francesco Muzzioli**

## **Rossi-Landi et la littérature**

L'œuvre de Rossi-Landi est d'une actualité qui surprend : plus nous prenons conscience des problèmes liés à la mondialisation et du fait qu'il ne suffit pas de chercher à aller du même pas et à s'adapter (comme l'a cru le postmodernisme), mais qu'il faut (du moins « tendanciellement ») viser à en renverser le processus, plus se fait sentir l'exigence d'une théorie générale, que Rossi-Landi entrevoyait déjà en termes de croisement de l'économie et de la sémiotique. La mondialisation ne relie pas seulement les espaces géographiques, mais aussi les sphères de pensée. Elle demande donc une « théorie globale des signes ». A l'opposé, la sphère littéraire semble repousser dans sa plus grande partie la perspective d'une analyse, pour se réfugier dans un limbe esthétique-lyrique, à saisir de manière uniquement émotionnelle (et donc inscrite dans la brièveté de l'instant) cet impact qui devrait faire suite à la charge expressive des textes. Tandis que les moustaches de Croce apparaissent à tous les coins de rue, le maximum que nous pouvons espérer, au niveau de la méthode, est « l'étude empirique » des faits littéraires, qui finira, du fait du pragmatisme qui lui est inhérent, par confirmer le « sens commun ». J'entrevois avec inquiétude un avenir fait de manuels à mémoriser les « plus beaux vers », parallèlement à des travaux statistiques, élaborés plutôt sur le test que sur les textes. Inversement, une analyse en termes d'économie et de stratégie sémiotique pourrait se donner pour tâche d'affronter les fétiches de l'imaginaire, et donner de la vie et du dynamisme à l'approche de la littérature. Voir là où le sens commun ne perçoit que des sentiments, l'accumulation des valeurs et l'exploitation des consciences, n'est pas une opération aussi « froide » qu'il paraît ; en fait, je crois que cela ferait naître un nouveau *pathos* de l'étude poussiéreuse ou de l'éphémère divertissement littéraire.

A première vue, rien n'est plus loin du monde des affaires que la poésie : mais la poésie se trompe si elle se croit à l'écart de l'ensemble des intérêts humains. Il y aura toujours un nœud, un cordon ombilical qui la relie au monde : découvrir le point où la communication rejoint la production (et jusque dans le sublime poétique, jusque dans son rôle de « l'autre face », celle qui est bonne, purement spirituelle, se manifeste « la poursuite des affaires par d'autres moyens ») est aussi le geste plus *productif* dans le sens large du terme. Rossi-Landi peut donc nous aider à voir à la place d'une personnalité fictive et d'une beauté suggestive, l'action et la réaction d'une *économie* et d'une *stratégie* ; mais il convient de l'utiliser avec une certaine prudence et de ménager quelques transitions, recourant par exemples aux aspects moins exploités de son œuvre. Je vais maintenant essayer de confronter quelques unes de ses impulsions théoriques les plus intéressantes avec les dispositions et possibilités actuelles du texte littéraire, et du texte poétique en particulier.

### 1) Le capital linguistique

Récemment, l'hypothèse d'un « capital culturel » a ressurgi chez Bourdieu. Cependant, son approche ne réussit pas à rejoindre de façon convaincante l'analyse critique: en bref, la valence économique de la culture - par exemple d'un roman - réside pour Bourdieu dans son pouvoir de *distinction*, dans la mesure où un produit culturel donné en vient à revêtir un caractère de *statussymbol*, qui distingue ceux qui se l'approprient et en exhibent la possession (dans le cas du roman, aussi par le seul fait de l'avoir lu et de l'apprécier par rapport à d'autres) en termes de position sociale. Bourdieu reste, en somme, sur le plan de l'analyse sociologique. La valeur du roman en question se définirait ainsi par rapport aux « quotations » d'un moment historique donné (à l'opposé de Benjamin, pour qui le texte était une « bombe à

retardement » destinée à exploser dans un « moment de découverte » à venir), en dehors pour ainsi dire de son impact sur les positions des lecteurs. L'analyse sociologique peut seulement reconnaître les éléments qui contribuent à caractériser le texte dans le cadre du marché et, au plus, retrouver, reflétés dans les contenus, ces mêmes éléments de lutte pour la *distinction* (c'est à dire, la lutte pour « l'appropriation exclusive des signes distinctifs » , Bourdieu 1979, 251 trad. it.). C'est une perspective plus propre à l'analyse des formes de concurrence que de celles d'alternative.

Chez Rossi-Landi, au contraire, en dehors de l'objet livre c'est le langage lui-même qui est capitalisable. Le langage dans toutes ses phases est compris entièrement comme « travail et marché », comme « capital linguistique », comme « exploitation linguistique » etc... Le locuteur est un travailleur, il a un rôle actif (de force-travail), mais conditionné au plus haut point et subalterne. Toute illusion « créatrice » et expressive (idéaliste) s'efface. Soit en termes économiques, le capital constant domine le capital variable :

Le capital linguistique constant est chose morte si un *capital variable* ne s'y ajoute pas, fait de la force de travail linguistique fournie par les hommes qui parlent et comprennent cette langue, qui s'expriment et communiquent en elle. (...) (R.L. 1983 :81) ;

mais

Plus la structure du capital constant est complexe et réglée, plus le locuteur se trouve atomisé, réduit à la condition d'un individu travaillant sans liberté à l'intérieur d'une machine énorme. (id. 244-5)

La situation linguistique est donc décrite comme insérée dans un contexte d'« aliénation » :

En tant que reproducteur de modèles obligatoires et situés au dessus de la personne, le travailleur linguistique en vient à se trouver dans la situation de celui qui ne sait pas ce qu'il fait quand il parle, qui ne sait pas pourquoi il parle comme il parle et qui appartient à des processus de production linguistique qui le conditionnent depuis le début, qui l'obligent à voir le monde d'une manière déterminée et qui rendent difficile un travail original ou même simplement différent (id. 104) ;

Dans ce tableau cependant, la littérature a une place particulière. Rossi-Landi ne s'en occupe pas de façon spécifique, mais il la côtoie sans cesse dans son exploration du continent « langage ». Dans sa recherche sur « L'homologie de l'acte de produire », le texte littéraire entre dans une catégorie spéciale « d'artefacts originaux » et de « prototypes uniques », non reproduisibles. Ce serait, au fond, l'équivalent d'un *yacht* personnalisé ; mais avec lequel on n'irait pas au delà d'une fonction de *distinction* (à la Bourdieu encore) pour ses propriétaires exclusifs ou ses consommateurs. Il s'agit, d'après notre auteur, d'une « sous-langue spéciale qui n'est pas partagée par la masse des locuteurs parce qu'elle est l'apanage d'un petit nombre » (R.L. 1985 :134). Cependant, l'homologie économique se pose aussi autrement comme l'atteste la métaphore commune de « patrimoine littéraire », une expression qui donne aux textes un aspect d'accumulation culturelle et qui, par là même, leur confère une autorité « normative » renforcée. La *capitalisation* du texte ne consiste pas seulement dans la « propriété » de l'objet matériel, mais aussi et surtout dans la « participation » à des rituels communs et à des comportements conventionnels qui garantissent l'appropriation du sens. Les pratiques linguistiques formalisées peuvent se distinguer du « produit » courant (la langue commune) qui se fond immédiatement dans sa fonction de pure « réplique », comme un « usage » ultérieur que l'on peut faire de ce produit grâce à un espace socialement délimité et contrôlé. On a parlé dans ce contexte de communication « hyperprotégée ». Un usage au second degré, comme l'a souligné Barthes pour le mythe comme « système sémiologique

second » ou Lotman pour l'art comme « système de simulation secondaire » (cf. Barthes 1957 et Lotman 1970). Du côté de la *distinction*, la valeur fonctionne à travers l'*exclusion* - d'après Rossi-Landi, le fait que les « sous-langues » sont l'apanage de quelques uns. De l'autre côté, au contraire, la valeur fonctionne à travers l'absorption dans un espace séparé et spécialisé. De ce point de vue s'efface la différence entre genres « élevés » et genres « bas », qui (c'est évident) est en train de disparaître aujourd'hui -il est désormais obsolète de parler du caractère élitaire de la poésie : de quels avantages les poètes jouissent-ils aujourd'hui ? Ne sont-ils pas réduits au rang de sans-maison (d'édition) ?...Aussi bien la poésie que le roman, si nous les considérons dans l'optique d'une sémiotique économique telle que celle de Rossi-Landi, deviennent des machines servant à exploiter et à gérer l'imaginaire collectif, dans les deux cas elles sont dotées de deux niveaux de « valorisation » : l'autovalorisation (l'espace spécial ; une espèce de « cercle magique ») et l'affirmation compétente de valeurs et de modèles de comportement. Le texte tend à absorber celui qui en jouit avec une promesse de totalité, de message complet et exhaustif, de manière à l'intégrer comme « admirateur fervent ». Mais il ne s'agit pas seulement de cela : en attirant ainsi dans une ritualité formalisée particulière, le texte transmet des valeurs sociales qui sont posées et affirmées de façon absolue et par conséquent perçues comme indiscutables (en un mot : comme naturelles), que ce soit de manière explicite (par l'apport de figures rhétoriques ou par la mise en relief en points particuliers, définitifs), ou implicite à travers l'atmosphère positive ou l'identification avec les personnages.

Je placerais ces fonctions dans la valeur de symbole ( le symbole, dans sa prétendue « transfiguration », conjugue l'autovalorisation et l'emphase sur les valeurs impliquées) et je parlerais d'*économie symbolique* (y compris ce symbole « à l'envers » qu'est pour Benjamin l'allégorie). Une fonction, comme on aurait dit autrefois, *idéologique*.

## 2) L'idéologie

Pour Rossi-Landi il n'y a pas de perspective économique sans le versant de la politique ; de même, il n'y a pas d'analyse de systèmes de signes sans rappel du fait qu'ils sont contrôlés par la « classe dominante » ; il n'y a pas somme toute de sémiotique sans idéologie, dans un rapport de nécessité réciproque.

Mais que veut dire « idéologie » ? Il est désormais clair que la notion classique qui y voit un système cohérent d'idées, c'est-à-dire une vérité « renversée », ne peut plus s'appliquer jusqu'au bout, non seulement à cause du déclin des Grands Romans (décrété par le postmodernisme), mais surtout à cause de la nature capillaire et donc ambiguë qu'a prise le conditionnement des consciences. D'autre part, dans le langage quotidien, l'accusation d'« idéologie » est utilisée surtout par la droite pour désigner la pensée dogmatique attribuée à ceux qui s'opposent à la dérégulation libéraliste (comme s'il ne s'agissait pas là aussi d'un dogme, et même *du* dogme de notre époque). La reprise du débat dans le vif du sujet (je ne pense pas seulement à l'« inconscient politique » de Jameson 1981, mais aussi aux travaux de systématisation de Eagleton 1991, Hawkes 1996, van Dijk 1998) manifeste une réarticulation des variétés de formes idéologiques, toujours plus avant dans l'analyse de l'imaginaire collectif. Du reste, comme l'a fait remarquer Balibar, même chez Marx, le père « fondateur », le discours sur l'idéologie est interrompu et, une fois abordé dans le *Capital*, remplacé par le discours sur le fétichisme des marchandises. Il y aurait un passage de la « théorie de la constitution du pouvoir » à l'analyse d'un « mécanisme de suggestion » (Balibar 1993 : trad. it. 82). L'idéologie dans le sens classique est une concession « falsifiante », un aveuglement du sujet, qui peut être « supprimé » au moyen d'un « savoir

réel », exposé dans un discours argumentatif ; le fétichisme, au contraire, est un « caprice théologique » des objets , une « aura » qui émane de leur image et est liée à leur apparence « fantasmagorique », avec laquelle contraste, plutôt que le raisonnement, une image déformée ou brisée. Car le fétichisme, c'est-à-dire le pouvoir symbolique, exclut la conviction rationnelle. Ce qui permet d'expliquer la persistance incompréhensible d'attitudes primitives (prenons par exemple le « chauvinisme masculin » : il est bien rare qu'il s'agisse d'un système d'idées qui démontrent la supériorité de l'homme sur la femme : d'habitude, c'est une forme de comportement qui coexiste avec les idées les plus démocratiques et qui peut parfaitement être présent là même où on affirme le combattre, nous pouvons le découvrir - avec effroi - dans nos propres actions). Le discours des fétiches est un discours « invisible », exprimé par des choses (dans la terminologie de Rossi-Landi, les marchandises sont aussi des « messages »), ce qui oblige à reconfigurer tout le domaine de l'idéologie.

Dans son livre-bilan (Rossi-Landi 1978), notre auteur, dès sa préface, nous faisait saisir l'ampleur du problème, et -en convocant à sa table toutes les sciences, sémiotiques, anthropologiques, économiques, psychologiques, sans oublier la critique littéraire - finissait par se mouvoir dans les réseaux d'un phénomène « « répandu » : bien loin de la fin de l'idéologie ! Et, puisque toute l'eau va au moulin de la « reproduction sociale », il n'y avait pas place, ici, pour passer de la critique de l'idéologie à l'étude de la « culture », en considération du lien ténu qui relie certaines préférences symboliques avec les intérêts immédiats et l'intérêt de classe. Au contraire, tous les signes et moyens de communication sont reconsidérés à la lumière de l'antagonisme de base. Sont également des signes les comportements compris dans les formes de « communication non verbale » : ici, on fait les comptes -c'est le mot - avec des expressions *objectives* dont les sujets ne se rendent pas compte. Il s'agit de systèmes cachés et réfractaires à une codification bien définie : c'est à ces derniers que l'on peut appliquer pleinement la formule marxienne sur les hommes qui « font des choses dont ils ne savent pas qu'ils les font ». A propos de ces « formes de planification au niveau de l'inconscient », Rossi-Landi dit que :

Dans nombre de cas, nous savons seulement que nous adoptons un quelconque système de signes, mais en fait nous ne savons pas comment il fonctionne ; dans beaucoup d'autres cas nous ne savons même pas que nous adoptons un système de signes. Dans ce deuxième cas, encore plus que dans le premier, nous pouvons dire que c'est le système qui nous adopte ; notre consentement même peut apparaître alors non seulement comme « spontané », mais aussi comme « naturel ». (Rossi-Landi 1985 :184)

L'intériorisation de normes sociales constitue le réservoir de l'*inconscient* collectif ; explorant ce domaine, l'auteur s'approche de la vision d'une idéologie élargie, repensée et reconfigurée dans des formations multiples. Non seulement la négation de l'évidence, mais aussi la distorsion de la réalité (à laquelle s'ajoutent les pathologies individuelles), mais aussi les « séparatismes » ( le fait de ne considérer qu'un niveau d'arguments), et surtout les « confusions » (la rapidité à mélanger toutes sortes d'opinions en dépit de la prétendue cohérence de l'idéologie « classique »). Dans l'analyse rossi-landienne de l'idéologie, le marxisme et la psychanalyse entrent en interaction et en viennent à se superposer, comme ce devait être le cas dans les années suivantes pour toutes les approches théoriques les plus intéressantes -à ce propos je citerai au moins, parmi les plus récentes, l'Espagnol Rodriguez et le Slovène Žižek (surtout Rodriguez 1998 ; et Žižek 1997, très proche des thématiques critico-littéraires).

Mais alors, si l'idéologie est l'inconscient de nos comportements publics ou privés, ne serait-elle pas désormais incontournable ? S'il n'y a pas d'espaces qui en sont exempts, où placer

la critique ? Ne finira-t-on pas en suivant ce chemin par se résigner (de façon postmoderne) à l'idéologie ? La réponse que nous pouvons trouver dans les travaux de Rossi-Landi est double : oui dans un sens, non dans l'autre. Oui dans un sens, parce que personne ne peut se croire immunisé contre l'idéologie et que nous y sommes tous « plongés jusqu'au cou ». Non dans l'autre, car l'idéologie - du fait de son rôle d'introduction à la « reproduction sociale » - devient un champ de bataille, traversé par une ligne de démarcation. Car au fond, il y a toujours deux idéologies, différentes en substance. C'est là le côté « gramscien », jamais démenti, de notre auteur. Qu'ensuite, la manière choisie pour définir les idéologies contraires (d'une part la conservatrice, de l'autre la révolutionnaire ; privilégier le passé, ou privilégier l'avenir) ait besoin d'un ajustement du fait de l'irruption du postmodernisme qui représente un conservatisme sans cesse innovateur et privilégiant le présent, c'est là un discours qui n'enlève rien au fait qu'il y a toujours, quelles que soient les conditions, une marge de choix (une stratégie anti-hégémonique) : et que - malgré tous les changements advenus éventuellement - il reste une ligne de discrimination marquée par la conscience. La prise de conscience a en soi un caractère décisif, qui permet de passer de la passivité des « programmations » à l'activité des « projets » (« La libération est l'accroissement de la programmation humaine, le projet révolutionnaire est l'usage conscient des programmes » Rossi-Landi 1978, 199).

En étant arrivé là, on peut commencer à interroger la littérature, se demandant comment elle se présente à la lumière d'une vision plus complète de l'idéologie. Il est clair que la littérature (de quel que « genre » qu'elle soit) ne peut se limiter à *représenter* l'idéologie, luttant contre ses incarnations anciennes et nouvelles (par exemple, le machisme, le racisme etc.) si, comme l'a pensé Rossi-Landi, l'idéologie est constituée, aujourd'hui plus que jamais, de « centrisme », c'est-à-dire de :

concentrations non justifiées sur un objet déterminé ou sur un ensemble d'objets, à valeur généralement positive. De cette manière, une partie du tout auquel elle appartient se trouve choisie et acquiert ainsi une position prééminente (id. 135).

alors, la littérature doit en même temps combattre sa propre idéologie, c'est-à-dire toute idée de position privilégiée et d'autonomie. Cette *autocritique* exige immédiatement une séparation en plans qui comprend un niveau métalittéraire. Mais tout sera plus clair si nous en venons à discuter de la notion d'avant-garde.

### 3) L'avant-garde

De même que l'idéologie, l'avant-garde est un terme que l'on se plaît souvent à refuser, parce qu'il est peu compatible, d'un côté, avec le postmodernisme (qui tolère mal des positions trop polémiques), et de l'autre, dans la même mesure, avec le culte des valeurs de type néo-humaniste (qu'effraie toute désacralisation). Il n'est pas possible ici de rouvrir le *dossier* de l'avant-garde dans son entier ; et il est certain que, quand on en parle, il faudrait spécifier ce que l'on veut dire, de quoi on parle (personnellement, je préfère la ligne Benjamin-Brecht) et avec quel objectif. Je me contenterai, ici, de souligner l'intérêt de Rossi-Landi pour l'avant-garde; cet intérêt ne peut être limité au seul fait historique de la coïncidence avec les années du Groupe 63 ; il y a chez notre auteur des indications originales qu'il faut mettre en lumière, également dans la perspective actuelle. Et il y a en outre une part d'originalité différente, même s'ils sont chronologiquement liés, dans les deux essais sur ce sujet : *Signifié, idéologie et réalisme artistique* et *Action sociale et procédés dialectiques dans le théâtre* (tous deux publiés en première édition en 66-67, se trouvent maintenant dans Rossi-Landi 1994). Dans le premier, l'avant-garde s'oppose au réalisme de façon simple et assez peu éloignée de l'idée formaliste du « nouveau » : face au réalisme qui reproduit, dans la réalité

existante, l'idéologie des signes qui la représentent (et finit donc par être « *représentative de l'idéologie dominante* »), l'avant-garde est fortement portée au « nouveau ». Que ce « nouveau » ne soit pas seulement une nouveauté littéraire, c'est ce que relève clairement Rossi-Landi :

Une avant-garde, en fait, qui ne se propose pas -au moins implicitement- *aussi* un nouveau social, ou qui ne sait pas ce qu'elle fait, ou qui n'est pas ce qu'elle croit être : c'est-à-dire un nouveau communicatif *et* un nouveau social ; et sans une part de nouveau social le nouveau ne peut même pas être communiqué (id. : 104)

Toute juste que soit cette exigence de ne pas considérer les innovations formelles seulement en termes de mesure de l'évolution littéraire, le lien avec le niveau de la lutte antiburgeoise semble un peu trop aller de soi (une fois constatée, une innovation littéraire *ne peut pas ne pas avoir* de relation avec le nouveau social : cela reste à prouver). de plus, l'idée même de la « nouveauté » comme pas en avant non défini, est devenu bien vite - dans les années 80 et 90 du 20<sup>ème</sup> siècle - l'appanage du marché de la technologie, dans un tourbillon de variations indistinctes, où le postmodernisme a pu aisément contester et étouffer toute prétention de progrès esthétique ultérieur (dans le domaine de l'art désormais, tout a déjà été inventé et on ne fait plus que répéter etc...).

Plus intéressante et plus riche de possibilités se révèle la conception de l'avant-garde comme œuvre dialectique, exposée -dans le second essai cité par moi - en particulier dans le chapitre *Esquisse pour une dialectique du théâtre d'avant-garde* et qui concerne le théâtre expérimental, mais que l'on peut facilement appliquer à la littérature et à l'art en général. il s'agit, dans ce cas, de partir de ce qui est « spécifique » d'un moyen d'expression donné (ici de ce qui est « théâtral », mais on pourrait le remplacer par « romanesque » ou « poétique », etc.) et de construire dans le texte une dialectique avec ce qui n'est pas spécifique (le « non-théâtral » ou le « non-romanesque », le « non-poétique », etc.). Les divers niveaux se répartissent, permettant diverses solutions, suivant que l'on représente la thèse (position « théétique ») ou l'antithèse (position « antithétique »), désignant par « T » « théâtral » et par « NT » « non-théâtral », ainsi :

Les schémas des deux cas décrits sont donc, respectivement, T→NT→T et NT→T→NT. Celui qui fait des expériences sur le théâtre le positionne comme théétique et entre dans le premier schéma ; sa tâche sera, à partir de son point de départ, de voir quels éléments non-théâtraux pourraient enrichir son travail. Celui qui, au contraire, adopte le théâtre comme antithèse face à quelque chose d'autre, entre dans le second schéma : il devra étudier particulièrement la fonction que le théâtre peut avoir dans le domaine du non-théâtral (ibid.53).

Mais il n'est pas si important de reprendre ici les diverses formules qu'obtient Rossi-Landi dans un exercice de décomposition et de recomposition, jusqu'aux acrobaties de l'avant-garde à *la puissance quatre*. Il vaut mieux considérer et reprendre ce qui sous-tend en profondeur ces hypothèses. Et pour commencer l'idée que tout « spécifique » a un « extérieur », qui est exactement en opposition avec le « présupposé », établi dans la déconstruction, et pour lequel il n'y a pas « d'extra-texte ». Pour Rossi-Landi, au contraire, il y a toujours un extra-texte, dans le sens que toute opération sémiotique crée des liens entre forme et contenu (signans et signatum) sur la base d'éléments que l'on exclut. La constitution de chaque signe renvoie à des « résidus signiques ». La récupération même des éléments considérés comme non pertinents pour ce qui est spécifique (par exemple, un document politico-historique en pleine fiction narrative) comporte une « hétérogénéité » très accentuée et non pas « faible » comme dans beaucoup de propositions de contamination et d'hybridité post-modernes ; et

une *fracture* marquée, avec interruption et tension d'un niveau à l'autre ; la rupture du « cercle magique » et ainsi de « l'illusion » (y compris celle d'avoir affaire à des personnages équivalents à des personnes), ici Rossi-Landi apparaît très proche de la distanciation brechtienne.

La crise du texte, initiée par l'avant-garde dialectique, a le pouvoir d'enlever à la littérature la prétention qu'elle a de se suffire à elle-même. L'ouverture vers l'extérieur est une sorte de retardement de la suggestion symbolique dans ses différents travestissements. Le « décentrement » que l'on peut obtenir en utilisant par exemple des insertions hideusement « matérialistes », servira à montrer que l'apparente légèreté innocente de la fiction littéraire et artistique est bien enracinée dans la « lourdeur » des choses et dans les intérêts « de base ». La dialectique spécifique/non-spécifique, outre à rendre le texte plus *dynamique* servirait à prendre conscience de la *relativité* de tous les genres d'expression et à empêcher l'immersion sans réserve dans un quelconque appareil sémiotique . Cela est toujours valable à notre époque où l'art et la littérature commercialisés se présentent avec un seul plan (donc adialectiques), évitant soigneusement cet expérimentalisme où l'œuvre se montrait en train de se faire ou grâce auquel l'auteur-dans-le-texte arrêtaient le processus d'identification avec les personnages pour révéler les fils de marionnettes qu'il tenait dans sa main. Il n'y a rien d'étonnant à ce que la tendance de l'avant-garde « dialectique » soit d'hier et qu'aujourd'hui on la combatte et la marginalise ; de plus cette conception de l'avant-garde allait et va bien au-delà de l'avant-garde même, du moins telle qu'on la conçoit habituellement. En fait, il ne s'agit pas là d'être « plus en avant » , ni d'inventer des procédés littéraires toujours plus audacieux : la question n'est pas simplement la « nouveauté », mais une capacité critique complexe, opposée à une attitude de renforcement et de confirmation de ce qui est. Ainsi, de même que nous avons au début *deux* idéologies, nous entrevoyons de cette façon *deux* littératures en antithèse, une qui sublimise et une qui désublimise.. Une division du champ, ou plutôt un *antagonisme* littéraire qu'il est de plus en plus rare aujourd'hui ,je ne dis pas de rencontrer, mais simplement de concevoir.

## Notices bibliographiques

- Balibar, Etienne (1993) La philosophie de Marx  
Barthes, Roland (1957) Mythes d'aujourd'hui  
Bourdieu, Pierre (1979) La distinction. critique sociale du goût.
- Eagleton, Terry (1991) Qu'est-ce que l'idéologie ?
- Jameson, Fredric (1981) La structure du texte poétique
- Rodriguez, Juan Carlos (1998) Brecht et le pouvoir de la littérature
- Rossi-Landi, Ferruccio (1978) L'idéologie  
(1983) Le langage comme travail  
(1984) Méthodique philosophique et science des signes  
(1994) Sémiotique et idéologie

Remarque:

Cet article reprend, résume et reformule l'essai précédent : *Rossi-Landi et la théorie littéraire*, publié dans « Athanor » n°7, *Le travail immatériel*, 2003-2004